

en 1847. Il organisa l'expédition qui fit tomber aux mains du duc d'Aumale le smalah d'Abd-el-Kader, et enveloppant ensuite l'émir lui-même, le força de se rendre au jeune prince. Il fut promu, le 14 janvier, grand officier de la Légion d'honneur. En 1848, il se trouvait déjà depuis deux ans dans la carrière parlementaire ; il siégeait sur les bancs de l'opposition et fut désigné comme ministre de la guerre, dans les dernières combinaisons que tenta la monarchie de juillet. Le 24 février 1848, il parut sur le théâtre de l'émeute en uniforme de la garde nationale, proclamant l'abdication du roi et la régence de la duchesse d'Orléans ; mais son cheval fut tué, lui-même fut blessé, et il ne dut son salut qu'à l'intervention de quelques ouvriers qui l'arrachèrent à la fureur de leurs camarades.

Il refusa le portefeuille de la guerre et même tout commandement sous le gouvernement provisoire. Elu représentant du peuple, il se rattacha, par ses votes comme par ses actes, à la fraction la plus modérée du parti démocratique. Pendant les journées de juin, il se mit à la disposition du général Cavaignac, combattit l'insurrection, et accepta le ministère de la guerre, qu'il garda du 28 juin au 20 décembre. En juillet 1849, il fut chargé d'une mission extraordinaire à la cour de Russie ; il y arriva après la chute de la nationalité hongroise et demanda son rappel. De retour à Paris, il se rangea dans l'Assemblée contre le parti du Prince Napoléon, et fut arrêté le 2 décembre, d'abord enfermé à Ham, puis conduit par la police hors de France. Il résida successivement en Allemagne, en Belgique, en Angleterre. A la fin de 1857, à l'occasion de la mort presque subite d'un de ses enfants, qui se trouvait en France avec sa mère, l'Empereur accorda spontanément au général la permission d'y rentrer.

Au mois d'avril 1860, M. de Lamoricière obtint du gouvernement français la permission d'aller prendre à Rome le commandement des troupes pontificales. Les généraux Fanti et Cialdini étant entrés, en pleine paix et au mépris du droit des gens et de l'humanité, sur le territoire pontifical, Lamoricière, avec une poignée d'hommes, les attaqua et fut d'fait à Castelfidardo, accablé par des forces bien supérieures. Il s'enferma dans Ancône avec les débris de son armée, et fut bientôt obligé de se rendre.

Les funérailles du général Lamoricière ont eu lieu à Nantes, et le général Trochu a terminé une touchante allocution prononcée sur la tombe du héros chrétien, par ces nobles paroles dont l'éloquence n'est égalée que par la courageuse indépendance de l'orateur :

« Quand, avec un désintéressé et rare dévouement au grand intérêt religieux dont il était convaincu que la ruine entraînerait la ruine de l'ordre social tout entier, il alla, malgré l'impuissance militaire évidente de l'effort qu'il méditait, offrir au Souverain-Pontife l'appui de son nom et de son épée, il fut suspecté d'ambition et ce fut une injure. Et quand il succomba dans une lutte que sa prodigieuse inégalité suffisait à ennoblir, il fut raillé. »

« A présent, il meurt avant l'âge, laissant dans un deuil indicible une famille digne de toutes les sympathies et de tous les respects ; il meurt, achevant d'offrir au monde l'exemple le plus saisissant qui soit de la fragilité et de l'inconstance des prospérités humaines. »

« Mais votre vie et votre mort, mon général, offrent d'autres enseignements. Si, dans la période des agitations de votre illustre et courte carrière, vous avez dû rencontrer des adversaires, des contradicteurs parmi lesquels vous m'aviez vu moi-même quelquefois, l'histoire de votre pays vous rendra la justice que vous l'avez bien aimé, que vous l'avez bien servi et que vous avez bien vécu. Les derniers bataillons que vous avez conduits marchaient avec la faiblesse contre le fort, insigne et rare honneur qui demeure attaché à votre nom, aux yeux des honnêtes gens de toutes les croyances et de tous les pays. »

« Votre existence tourmentée restera comme un drame douloureux et touchant devant lequel viendront s'éteindre tous les ressentiments que vous avez pu soulever. Dieu vous a recueilli parce que vous avez cru et que vous avez souffert. A la vue de votre cercueil, je me sens accablé par des souvenirs qui remontent aux temps de mes débuts dans l'armée et de ma jeunesse à présent évanouie. Mais si par eux j'ai le cœur gonflé de chagrin, j'ai l'âme serein en pensant à vos nouvelles destinées. C'est avec le double caractère qui est en moi que je vous fais les adieux, et que je vous promets le fidèle souvenir des gens de guerre et des Bretons. »

A Rome, et dans plusieurs diocèses de France, des services funèbres ont été célébrés pour le repos de l'âme du noble vaincu de Castelfidardo.

Parmi les singuliers épisodes et les grands contrastes dont la biographie du général Lamoricière est remplie, nous avons remarqué le suivant que nous empruntons à l'admirable article de M. de Montalembert :

« Comme cette vie ainsi déchirée en deux tirait à sa fin, par un jeu insolent de la fortune, par un contraste et une coïncidence dont l'étrange mystère sera un des étonnements de l'avenir, Abd-el-Kader arrive en France pour y être reçu en souverain ! »

« Le vainqueur et le vaincu se sont rencontrés, dit-on, dans la rue ; Lamoricière à pied, confondu dans la foule ; Abd-el-Kader avec toute la pompe de son attirail officiel, le grand cordon de la Légion d'honneur sur la poitrine. Ils n'ont échangé qu'un regard. Après quoi le prisonnier de 1847 s'est trouvé suffisamment vengé du prisonnier du 2 décembre. Poursuivant sa carrière à grand fracas, caressé, fêté, acclamé par les courtisans, les fonctionnaires et les francs-maçons, présenté à la jeunesse universitaire comme un type de la civilisation moderne et de la religion des grandes âmes, Abd-el-Kader quitte en triomphateur le sol de la France, avec ses femmes, pour aller retrouver son palais d'Orient. »

« Lamoricière rentre chez lui pour y mourir : et il y meurt tout seul, oublié de la foule, ignoré de la génération qui s'élève, enseveli dans le

silence par les flatteurs et les satellites de la fortune. La mort de ce grand serviteur de la France est annoncée par le journal officiel de l'Empire français, parmi les *faits divers*, après un article sur la conduite des eaux dans Paris. Au déclin du jour, son cercueil, se dirigeant vers un cimetière de village, traverse obscurément les rues de cette Babylone qu'il a sauvée, réellement sauvée de la barbarie ; ces rues naguère sillonnées par le pompeux cortège d'un maréchal de France, nommé Grand Maître de la franc-maçonnerie par décret impérial.

« Pendant que les Cialdini, les Fanti et tant d'autres auteurs et fauteurs du guet-apens de Castelfidardo, tant d'autres violateurs du droit des gens et de la foi jurée, survivent et triomphent, nageant dans l'opulence et la prospérité, Lamoricière, pour avoir été fidèle à la loi, à l'honneur, à la religion, s'éteint et disparaît, vaincu, méconnu, oublié. »

« Je l'ai dit, les jugements de l'histoire me sont suspects, parce qu'elle est presque toujours la servante ou la prêtresse du succès ; mais ses récits sont toujours instructifs, et je consens à ce qu'on l'interroge pour savoir si elle fournit beaucoup d'exemples d'une destinée plus tragique. »

Nous donnons, ailleurs, la nécrologie de deux autres hommes moins remarquables, mais dont les travaux leur donnent des droits tout particuliers à notre estime, M. Gérusez et M. Théodore Barrau, littérateurs éminents, dont les études ont été surtout utiles à la jeunesse.

Dans la nécrologie locale, nous avons à mentionner M. Notman, représentant du comté de Wentworth-Nord ; l'honorable James Morris, ancien ministre ; l'ancien juge en chef du Haut-Canada, l'honorable Alexander MacLean ; M. Livernois, artiste-photographe, dont nous avons souvent mentionné les belles publications historiques ; M. Cyrille Boucher, jeune écrivain plein de verve et de talent, enlevé à la fleur de l'âge ; et M. Edouard Demers, qui a rempli, pendant bien des années, la charge importante de trésorier de la cité de Montréal, homme universellement respecté à raison de son habileté et de son intégrité. Ces deux derniers décès, qui ont été tout à fait soudains, ont causé, dans notre ville, une douloureuse sensation, dont on était à peine remis lorsqu'on a reçu la nouvelle d'un sinistre épouvantable, l'explosion des bouilloires du steambot le *Saint-John*, à New-York. Au nombre des victimes de cette catastrophe se trouvaient M. Cyrille Archambault, de Montréal, avocat et conseiller municipal, M^{de} Archambault et leur fille âgée de quatre ans. Ces deux dernières ont été tuées sur le champ ; le père a survécu quelques heures et a pu recevoir les secours de la religion. Les journaux font les plus grands éloges de ces jeunes époux, qui ont été si cruellement enlevés et qui laissent après eux une autre petite fille doublement orpheline.

P. S.—Au moment de mettre sous presse, un télégramme nous apprend la mort du premier-ministre de l'empire britannique, Lord Palmerston. C'est un événement plein de graves conséquences pour le monde entier. La même dépêche télégraphique dit aussi que le choléra, qui sévit depuis plusieurs mois dans la partie méridionale de l'Europe, fait, depuis quelques jours, un grand nombre de victimes à Paris. On ajoute qu'il s'en est déclaré quelques cas à Londres.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— Le Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada ayant inspecté, dernièrement, les Bureaux d'examineurs des comtés de l'Outaouais et de Pontiac, a cru devoir profiter de cette circonstance pour visiter les écoles des villages d'Aylmer et du Portage-du-Fort. Dans le premier endroit, il visita l'académie catholique, dirigée par M. Deguise, instituteur muni du diplôme de l'Ecole Normale Laval, et l'école de filles, dirigée par M^{lle} MacDonald, ancienne élève de la même institution. Il était accompagné de M. l'abbé Michel, curé d'Aylmer, et de M. l'Inspecteur Rouleau. L'examen a fait voir l'habileté et les efforts des instituteurs ; mais il y a trop peu d'élèves à l'académie, et le local et le matériel d'école ne sont pas ce qu'ils devraient être. Les deux écoles sont dans un même édifice, et l'espace accordé à chacune d'elles est trop étroit ; heureusement la construction d'un couvent est déjà très-avancée, et bientôt, tout le local actuel pourra être occupé par l'académie. Le Surintendant a aussi visité l'académie protestante, en compagnie de M. l'Inspecteur MacGrath et de MM. les syndics de l'institution. Cette école est dirigée par M. McQuat, bachelier ès-arts de l'Université McGill, et aussi porteur d'un diplôme pour académie de l'école normale du même nom. M. McQuat a toute l'aptitude et les connaissances requises, et il entre dans sa nouvelle carrière avec les meilleures dispositions. Tout cela, cependant, sera en pure perte, si, comme ça été le cas, paraît-il, pour le passé, les élèves sont peu assidus et peu dociles. Les syndics protestants et les commissaires d'école catholiques ont fait preuve de zèle et de dévouement, en choisissant les instituteurs qui sont à la tête des écoles d'Aylmer ; c'est maintenant aux parents et aux contribuables à faire en sorte que leurs enfants profitent des immenses avantages qui ont été mis à leur portée. Ils ont d'autant plus sujet d'y réfléchir sérieusement, que les subventions pour académies et pour écoles modèles sont maintenant l'objet d'une grande rivalité entre les divers comtés du Bas-Canada, et